

Pas si bêtes : l'animal au secours de l'homme et de ses pulsions sadiques

Ouvrir un journal, faire défiler les fils d'actualité ou parcourir les rapports accablants sur les théâtres de guerre contemporains nous confronte au sinistre inventaire d'un désastre moral. Qu'il s'agisse de la fureur des armées qui broient sans retenue des populations civiles ou des faits divers qui satureront notre quotidien, tout tend à nous désespérer de la bonté humaine. Face à cette accumulation de vies brisées, une évidence s'impose : l'homme moderne n'a rien perdu de sa capacité à jouir du malheur d'autrui. Un concept précis désigne d'ailleurs cette disposition particulière : la "Schadenfreude".

Pour comprendre cette pulsion sadique, privilège morbide de l'homme auquel échappent les animaux, deux cauchemars majeurs de la littérature du XIX^e siècle nous tendent des clés : la jument agonisante dans *Crime et Châtiment* (1866) de Dostoïevski et le crapaud martyrisé dans un poème de Victor Hugo. Ces deux textes, qui dissèquent la monstruosité ordinaire, résonnent avec notre actualité tant ils posent la question qui hante toute l'anthropologie philosophique : pourquoi l'homme tire-t-il une jouissance de la souffrance de plus faible que lui ? Et, surtout, une fois le sang versé, où trouver la lumière ? Si Dostoïevski et Hugo mettent à nu la mécanique du crime, c'est dans l'ultime chef-d'œuvre de Léon Tolstoï, *Résurrection* (1899), qu'il faut chercher la clé d'une rédemption par le haut, c'est-à-dire un engagement total dans la chair du monde.

Cruauté ordinaire

Le cauchemar de Raskolnikov plonge le personnage de Dostoïevski devant une taverne de Saint-Petersbourg où Mikolka, un paysan violent et ivre, prétend que sa vieille jument peut transporter tout le monde au galop dans sa charrette. Or, le défi est insensé pour le vieil animal épuisé.

Ressusciter au quotidien est un apprentissage de la volonté qui consiste à voir dans le criminel, dans la prostituée, dans le destin de tous les opprimés, des frères en humanité.



Le fouet claque, la perche s'abat, et Mikolka achève rageusement la jument à coups de barre de fer en vociférant : "C'est mon bien !"

Ce qui terrifie dans ce récit, ce n'est pas seulement la violence de Mikolka, c'est l'adhésion de la foule. On rit, on encourage, on monte dans la charrette pour peser plus lourd sur l'animal, qui devient le misérable exutoire de chacun, complice de mise à mort. En criant "C'est mon bien !", Mikolka revendique son droit de propriétaire de détruire ce qui lui appartient par frustration, pour prouver qu'il existe.

Le rire complice de la foule chez Dostoïevski résonne avec celui des enfants d'un poème de Victor Hugo. Dans *Le Crapaud* (1859), extrait de *La Légende des siècles*, le poète présente un être "hideux, chétif, immonde", qui ne demande qu'à vivre sous le soleil couchant. Passent alors quatre écoliers, "quatre beaux enfants" aux visages d'anges, qui portent en eux le génie de la destruction.

Sans raison, par jeu, par ennui, ils se mettent à torturer le crapaud : "Puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal !" Ils lui crèvent un œil, lui coupent une patte, le soumettent à un kaléidoscope de supplices gratuits sous le regard indifférent d'un prêtre, qui l'écrase du talon, et d'une dame élégante qui lui crève l'autre œil de son ombrelle. L'enfant, chez Hugo, n'est pas innocent : il est l'apprenti du sadisme humain, qui s'exerce à la domination du plus vulnérable.

Dans ces deux récits, l'animal incarne l'altérité absolue. Parce qu'il ne peut pas nommer sa douleur ni opposer une parole à la force brute, il est la toile vierge et innocente sur laquelle l'homme projette son impuissance et sa frustration. Batta la jument à mort ou écraser le crapaud est pour l'homme une tentative désespérée de s'extraire de sa condition en endossant le costume du bour-

© BLAISE DEHON